Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 15 (1939-1940)

Heft: 33

Artikel: Une des premières qualités du soldat : le courage

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-712378

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une des premières qualités du soldat: le courage

Le courage doit être une qualité inhérente au métier même des armes. On ne conçoit pas en effet qu'un soldat, quel que soit son rang dans l'armée, ne la possède pas, car ce serait la négation même de l'esprit du devoir et de sacrifice qui doit l'animer dans toutes les circonstances. Mais s'il doit en être ainsi, en théorie, la pratique vient malheureusement opposer à cette conception la réalité des faiblesses humaines, avec lesquelles il est toujours prudent de compter. Si, autrefois, alors que l'armée n'était qu'une faible partie de la nation, quand ses membres, formant en somme une caste spéciale, passaient de longues années sous les drapeaux à apprendre, par une pratique journalière et par des actions de guerre fréquentes, les vertus jugées nécessaires pour remplir honorablement leur devoir, il était plus facile d'enseigner à chacun le stoïcisme, l'abnégation, l'oubli de soi-même, sentiments qui parvenaient souvent à réprimer la pusillanimité inhérente à l'égoïsme et au bien-être. Aujourd'hui de pareils enseignements sont presque impossibles avec la durée limitée du service et avec le développement actuel de la puissance militaire des Etats appelant à un moment donné sous les armes la nation entière. Aussi doit-on s'attendre à ce que de semblables masses ne réalisent jamais complètement le concept théorique du courage individuel. Pourtant la période de mobilisation que nous vivons depuis bientôt dix mois doit permettre à nos chefs militaires de cultiver et de développer par tous les moyens, dans leur troupe respective, cette qualité qui fait la force morale d'une armée, du premier au dernier homme: le courage.

Ce n'est que par la discipline et l'éducation morale que l'on peut réagir contre la poltronnerie ou même le laisser-aller derrière lequel se cache souvent la lâcheté: par la discipline, en contrôlant avec fermeté l'action individuelle de chaque homme et, par l'éducation morale, en faisant appel aux nobles sentiments du patriotisme, de l'honneur militaire et du dévouement au drapeau. Il est à désirer que ces sentiments soient développés non seulement dans l'armée, mais encore parmi la jeunesse où l'empreinte est plus durable, et que tous les programmes de l'enseignement intellectuel, à tous les degrés, fassent une place importante à ces matières et déposent dans les jeunes esprits les germes des vertus auxquelles on puisse faire appel le jour du danger.

Le courage est souvent une qualité naturelle et alors il devient une seconde nature, en ce sens que l'homme est identique à lui-même au milieu des plus grands périls, et qu'il ne perd alors rien de son sang-froid, ni de sa valeur. C'est ainsi que doit être tout vrai soldat. Mais parfois le courage n'est que la résultante de l'éducation ou des sentiments innés ou provoqués du devoir et de l'honneur; même dans ces conditions, le courage est une vertu très honorable, et s'il provoque, chez certaines individualités, une déperdition momentanée des facultés, il faut s'incliner devant lui, car il indique, chez ceux qui le ressentent, une grande force de volonté jointe à beaucoup de mérite, et on peut être à peu près certain qu'il ne faiblira pas.

Enfin, chez les natures incultes, il n'est quelquefois provoqué que par la crainte de la discipline; il est alors de mauvais aloi et on ne peut guère espérer qu'il subsistera dans des périodes critiques. C'est alors que les chefs de tous grades doivent employer, sans ménagements, toute l'énergie dont ils sont capables pour en imposer à ceux qui seraient tentés de donner le mauvais exemple sous ce rapport.

La guerre moderne — les événements actuels nous l'apprennent cruellement — exige des combattants un courage que l'on est tenté de qualifier de surhumain, aussi n'est-il pas superflu d'insister sur l'attention toute particulière qu'il y a lieu de vouer aujourd'hui au développement de cette qualité première du soldat. *N.*

Il fait de temps en temps plus sombre, quand nous traversons une forêt dont on ne voit que des formes pointues, plus noires encore. Quand on approche d'un village, on devine dans le lointain un halo, une lueur, puis de faibles lumières qui éclairent le vide et le silence. Tout cela ressemble à un paysage de jugement dernier: maisons blafardes, rues désertes, chars abandonnés. Une sentinelle, en nous voyant, sort de sa torpeur de statue, se remue lentement au fond de sa guérite, comme une momie au fond d'un sarcophage.

On fait halte sous une lampe et on tire une carte de sa poche. On discute le chemin à suivre, puis on repart, plus sûr de sa direction. On replonge alors dans le coton où tout est humide: route, herbe, arbres. Les heures passent, nous continuons à marcher d'un train d'enfer, en chantant dans les villages pour faire voir que nous ne sommes pas des gens crevés. Le but a été repéré sur la carte. Dans chaque village, on passe au corps de garde pour chercher «le message suivant» qui nous donne de nouveaux ordres. Et maintenant nous avons cueilli le dernier message qui dit: «Rentrez par le plus court chemin.»

— Ça nous fait une belle jambe, il n'y en a qu'un, de chemin! crie Carrousel.

De temps en temps, la bande grise de la route s'élargit et se divise devant nous. C'est un carrefour. Arrêt. Lumière. Déploiement de cartes.

Discussions:

— Non, maintenant il faut prendre à droite, ce chemin qui monte.

— Parfaitement, on arrive au bout de 200 mètres près d'une grosse ferme.

— Montre voir.

Et les 5 hommes forment un groupe serré de casques baissés sur leur carte. Le groupe se disloque et repart en faisant sonner les gros souliers sur la route.

Au loin, à l'entrée d'un village, une lampe de bécane nous révèle la présence d'un homme, d'un officier, qui transi de froid, attend les patrouilles.

Naturellement, par bravade, nous nous mettons à chanter à tue-tête.

— Eh bien, vous avez drôlement marché, dit-il. Je ne pensais pas vous voir avant trois heures...

Il venait de sonner deux heures et demie.

Nous sommes curieux de savoir ce que sont devenues les autres patrouilles.

— Où avez-vous envoyé les autres? insinue Calamin.

— Oh, pas moins loin que vous, vous les rencontrerez peut-être.

— Allons-y, interrompt Carrousel, pour montrer que nous sommes pressés d'en finir. Car déjà le froid du brouillard pénètre dans notre dos mouillé de sueur.

De nouveau nous nous enfonçons dans le coton noir, sur la route mouillée et brillante. L'humidité est telle que nos cheveux sont perlés, si bien qu'on ne sait plus s'ils sont mouillés par la sueur ou par le brouillard. N'importe, on continue à marcher, vivement. Encore deux villages à passer, plus qu'un village... on accélère encore, sentant la fin de la course approcher... nous allons arriver. Enfin une lueur au fond devant nous. Ce doit être notre patelin.

— Je vais annoncer l'arrivée de la patrouille au corps de garde, nous dit le caporal, rentrez toujours.

Nous ne nous faisons pas prier. Nous rentrons au cantonnement, sûrs de produire une grande impression sur les non-punis. Nous nous demandons aussi si les autres patrouilles sont rentrées.